

F. N. 14 989

Deuxième Année. — Nos 13-14.

TOWARZYSTWO
HISTORYCZNO
LITERACKIE

1^{er}-15 Juillet 1922.

Les Amis de la Pologne

BULLETIN BI-MENSUEL

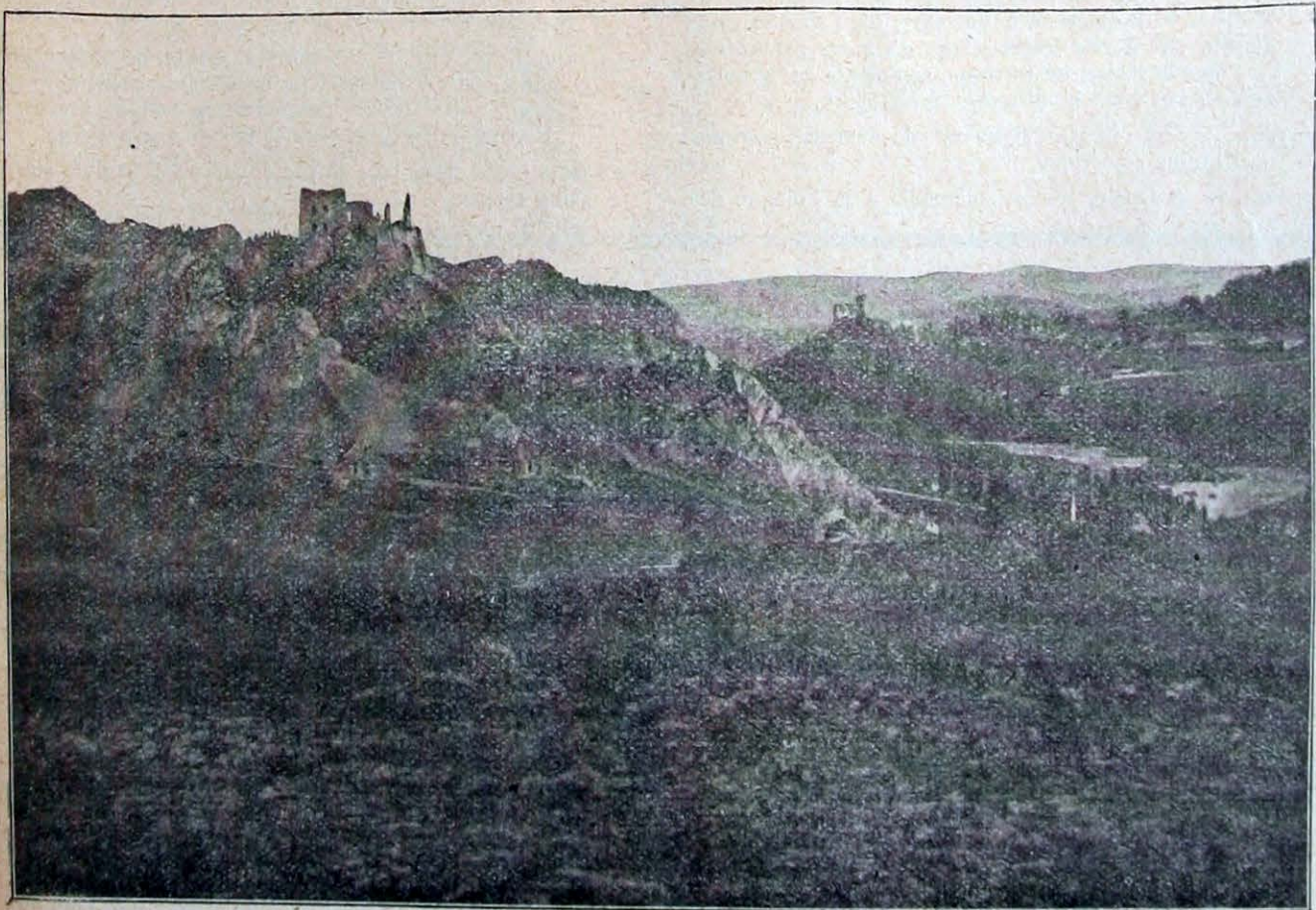
Rédacteur en Chef : Rosa BAILLY

Secrétaire de la Rédaction : Henri de MONTFORT

Abonnements :
5 francs par an

RÉDACTION & ADMINISTRATION :
26, Rue de Grammont — PARIS-II.
Téléphone : Central 17-27

Abonnements :
5 francs par an



Dans les Tatras. — Châteaux

SOMMAIRE

La Quinzaine polonaise. — R. B.

Nouvelles du Bureau Ampol.

Le Règlement de la question silésienne. — Henri DE MONT-FORT.

Ce qu'est Napoléon pour la Pologne. — Wladislaw FOLKIERSKI.

Et le jour où tu seras ma femme. — C. TETMAYER.

Frank le Sol. — Maria KONOPNICKA.

Les Mémoires de Jean-Chrysostome Pasek. — Paul CAZIN.
Bonioski. — Poème de Jules SLOWACKI.

Pologne et Belgique.

Notre Action : Pour l'Action en Provence. — Comité du Quartier Latin. — Une manifestation à la Bibliothèque Polonaise. — Relations universitaires et scolaires. — Divers. — Demandes d'emplois.

LA QUINZAINNE POLONAISE

5 juin. — Fermeture, à Poznan, du Congrès des juristes qui avait réuni plus de 400 congressistes, parmi lesquels de nombreux délégués français. — L'Université Jean-Casimir, à Léopol, décerne le titre de docteurs en droit *honoris causa* à M. Poincaré et au maréchal Foch. — La presse italienne délègue quinze journalistes pour visiter les villes polonaises.

9 juin. — Démission du ministère. — Des détachements lithuaniens ont attaqué Sejny, dans la zone neutre entre Kowno et Wilno.

10 juin. — Célébration à Przemysl du tricentenaire de Molière. — Formation, à Varsovie, d'un groupe étudiantin : le *Cercle Universitaire d'Etudes Françaises*. — L'armée rouge, en Ukraine, commence ses grandes manœuvres sous la direction de Trotsky.

12 juin. — Les réfugiés signalent de furieux pogroms en Ukraine soviétique.

15 juin. — A Opole, remise solennelle à la Pologne des

territoires qui lui ont été attribués par le Conseil des Ambassadeurs. — Les autorités polonaises s'installent à Kattowice, en Haute-Silésie.

17 juin. — Le Congrès des évêques orthodoxes de Pologne décide de ne plus dépendre du chef de l'Église orthodoxe russe. — Les préfets des districts de l'Est demandent le renforcement de la surveillance de la frontière polono-russe.

20 juin. — Les armées polonaises entrent en Haute-Silésie polonaise acclamées par la population. — Entrée en vigueur du traité de commerce franco-polonais.

21 juin. — Le député Przanowski essaie de former un cabinet, puis y renonce. La crise ministérielle se prolonge. — Des traités de commerce sont en préparation entre Pologne et Suède, Pologne et Norvège.

23 juin. — Le franc cote 381, le dollar 4.405, la livre sterling 10.400.

Nouvelles du Bureau « Ampol »

Les incursions des bandes bolchevistes en Pologne.

On écrit de Varsovie :

Les incursions des bandes bolchevistes sur le territoire polonais, accompagnées d'assassinats et de pillages, se sont répétées, ces derniers temps, plusieurs fois et ont causé un certain émoi parmi les propriétaires fonciers et les paysans habitant la zone frontrière. Le commissaire polonais chargé de veiller à la sécurité de cette zone, M. Urbanowicz, a fourni à la presse, au sujet des méfaits des bandes rouges, les renseignements suivants :

Les détachements bolchevistes, a-t-il dit, agissent simultanément dans plusieurs endroits de la frontière. Ils sont nombreux et comptent au moins une cinquantaine d'hommes par équipe. Vêtues des mêmes uniformes, bien armées, les bandes bolchevistes procèdent partout de la même manière : elles entourent rapidement la demeure, lancent à profusion des grenades à main, tuent tous les êtres vivants qu'elles rencontrent, puis se livrent à un pillage en règle, brisant ce qu'elles ne peuvent pas emporter. Dernièrement, six attaques de ce genre ont eu lieu presque à la fois dans divers endroits de la frontière. La plus sanglante a été celle qui s'est produite dans le village Malose, district de Dzisno, propriété de M. Gutowski. Ce dernier, ainsi que sa femme, ont été assassinés, leur propriété a été pillée et saccagée, les travailleurs de ferme furent également tués. Après avoir accompli leur sanglante besogne, les bandes

se sont enfuies laissant sur place de nombreuses proclamations communistes incitant les paysans à la révolte.

Dans d'autres endroits, on a pu capturer quelques bandits. Certains d'entre eux ne parlaient que l'allemand. En raison du danger que présentent ces incursions, la défense a été vite organisée : les assassins qui ont tenté de récidiver ont été accueillis comme ils le méritaient.

Haute-Silésie. — Les procédés allemands.

On écrit de Kattowice :

Tandis que, dans le district de Kattowice, la remise des territoires s'effectue dans un ordre exemplaire et que les Allemands qui y restent jouissent de la pleine liberté et sécurité, dans la partie allemande de la Haute-Silésie les violences exercées contre les Polonais continuent de plus belle. On compte déjà environ 15.000 familles polonaises qui ont dû se réfugier dans la région de Kattowice et laisser tout leur avoir à la merci du sort. La chasse aux Polonais se poursuit d'ailleurs méthodiquement. Les premières victimes ont été des intellectuels et des patriotes dont un grand nombre a été massacré ; les autres ont dû fuir. Vient ensuite le tour des employés polonais que les Allemands pourchassent avec une rigueur implacable. En dernier lieu, la fureur pangermaniste s'exerce surtout contre les mineurs et les ouvriers agricoles qui, eux aussi, pour ne pas être massacrés, doivent tout abandonner et chercher abri dans la partie polonaise de la Haute-Silésie. Si, dans les villes, les bandes de l'Orgesch rencontrent quelquefois de la gêne ou de la résistance, dans les campagnes, par

contre, elles sont maîtresses absolues et se livrent à leurs sanglants forfaits sans être dérangées et sans encourir la moindre responsabilité. C'est là surtout que la vie de milliers de Polonais est quotidiennement exposée et que rien ne peut la protéger. Ces malheureux ne cessent de se plaindre de leur sort, mais, jusqu'à ce jour, toutes leurs protestations sont restées sans résultat.

Les hommes de l'Orgesch gouvernement. Ils se promènent en plein jour armés jusqu'aux dents. La plupart sont masqués. Ils visitent les demeures polonaises et ordonnent à leurs habitants de partir séance tenante et de laisser tout à la merci des Allemands. La moindre résistance est punie d'une balle dans la tempe. Il arrive aussi que le mobilier des Polonais est jeté par la fenêtre; buffets et pianos volent en éclats brisés contre les pavés des rues. Ceux des Polonais qui acceptent de quitter le pays doivent payer de fortes sommes à titre de rançon. Plus de 7.000 citoyens polonais ont dû ainsi fuir et laisser toute leur fortune à la merci du sort. « Voici comment, conclut la *Gazeta Poranna*, les Allemands protègent les « minorités nationales ». Mais les bandes de l'Orgesch ne se contentent pas d'exterminer les Polonais, ils méditent quelque nouveau mauvais coup contre les garnisons françaises. Ces dernières feraient bien de se tenir sur leurs gardes. »

Le boycottage de la Pologne par les Allemands.

Depuis trois ans le gouvernement allemand applique vis-à-vis de la Pologne un système de boycottage qui rend impossible l'importation des marchandises allemandes en Pologne. Ces mesures, dictées par un désir évident de nuire à la Pologne et qui constituent une violation de l'article 266 du Traité de Versailles, se sont montrées préjudiciables surtout à l'Allemagne elle-même et ont fait l'objet de maintes réclamations de la part des industriels et commerçants allemands; elles font tort également aux intérêts des puissances alliées qui, en vertu du Traité de Versailles, perçoivent certaines taxes sur les exportations allemandes. La Pologne a relativement moins souffert de ce système et certaines branches de son industrie en ont même profité.

Le gouvernement allemand a néanmoins persisté dans son boycottage tout en le niant. Ce n'est que tout récemment qu'il a fini par admettre l'existence de mesures prohibitives vis-à-vis de la Pologne; il a consenti à traiter

cette question, mais en même temps que les autres questions litigieuses en rapport avec les conventions à conclure. Il était évident qu'il cherchait à obtenir de la part du gouvernement polonais certains avantages en compensation de l'abolition des mesures de boycottage économique appliquées en dépit des obligations contractées par l'article 266 du Traité de Versailles.

Le gouvernement polonais, estimant que la cessation des violations du Traité de Versailles ne saurait, sous aucun prétexte, être l'objet d'un marchandage, a renouvelé, devant la Conférence des Ambassadeurs, les protestations qu'il avait formulées, à plusieurs reprises, contre la violation systématique du Traité de paix par l'Allemagne.

Les impressions d'un député italien en Pologne.

On mande de Varsovie :

M. Vassalo, membre du Parlement italien et secrétaire de la Commission des affaires extérieures, qui fait partie du groupe des journalistes italiens, actuellement en tournée en Pologne, vient de faire à un rédacteur du *Courrier de Varsovie* les déclarations suivantes :

« Mon séjour en ce pays m'a permis de confronter l'état réel des choses en Pologne avec les informations qui nous parviennent de diverses sources. Or, je le confesse sincèrement, la réalité n'est pas en tout semblable aux nouvelles que nous recevons habituellement. Pour avoir une idée exacte de votre pays, il faut le visiter, autrement on se forme une opinion tout à fait erronée. A en croire les bruits qui nous parvenaient souvent à Rome, la Pologne serait un pays de désordre et de stagnation économique, mais après avoir visité, d'un bout à l'autre, cette riche contrée, on est ébloui par son activité trépidante, par sa haute culture et par son magnifique développement industriel.

« Je constate de plus, et non sans une vive joie, que les liens qui unissent nos deux pays sont extrêmement vivaces. On rencontre à chaque pas des traces de la civilisation latine. Nous l'avons constaté, non seulement à Varsovie et à Cracovie, mais aussi à Wilno, où les merveilleuses églises catholiques témoignent que cette ville est vraiment le dernier poste de la culture romaine à l'Est. Le feu sacré de la patrie brûle ici d'une flamme tellement ardente qu'on le rencontre rarement tel ailleurs.

Le Règlement de la question silésienne

Parmi les problèmes dont la solution fut différée par les rédacteurs du Traité de Versailles, celui de l'attribution de la Haute-Silésie était peut-être le plus difficile à résoudre, tant au point de vue politique que juridique et économique. On n'a pu oublier les discussions et les échanges de vues qui précédèrent à ce sujet la rédaction des articles du Traité de Versailles. Ceux-ci finalement prescrivirent qu'un plébiscite permettrait à la population haut-silésoise de décider librement de son sort. Une Commission interalliée reçut mission de préparer ce plébiscite. La Haute-Silésie devint une arène où les passions nationales s'entrechoquèrent avec violence. Enfin, la consultation populaire eut lieu. Ses résultats furent tels qu'il fallut les interpréter. Les grandes puissances alliées s'y essayèrent et ne purent se mettre d'accord. On sait que, finalement, le 12 août 1921, elles passèrent la main à la Société des Nations, l'invitant à leur présenter « une re-

commandation au sujet d'une solution qu'elle estimerait être la plus équitable ». En même temps, et à l'avance, la Conférence des Ambassadeurs s'engageait à accepter les propositions de la Société des Nations. A partir de ce moment, le règlement de la question haut-silésoise cesse de tenir la vedette à la première page des grands journaux d'information; des négociations compliquées s'engagent cependant entre la Pologne, l'Allemagne, le Conseil de la Société des Nations, la Conférence des Ambassadeurs, mais elles ne bénéficient pas de la grande publicité et, si le public polonais et le public allemand directement intéressés dans l'affaire savent à peu près à quoi s'en tenir, l'opinion française n'entendant plus parler de la Haute-Silésie se relâche peu à peu de sa vigilance. Je gage qu'en toute bonne foi beaucoup de nos compatriotes ont été très étonnés par les manifestations violentes dont, depuis quelques jours, les bandes alle-

mandes de l'Orgesch ont pris l'initiative dans le territoire plébiscitaire.

Albert Sorel a écrit quelque part — dans la conclusion de la *Question d'Orient au XVIII^e siècle*, je crois — qu'en politique toute erreur portait inévitablement ses fruits et qu'ils étaient amers. Il est inutile de rappeler les détails du déni de justice qui fut commis envers la Pologne quand le Traité de Versailles — qui devait être la chartre constitutive d'une Europe nouvelle basée sur le droit et la justice — permit à l'Allemagne de dire son mot dans la question silésienne. Revenons-en au 12 août 1921, quand les grandes puissances renvoyèrent l'affaire à la Société des Nations et voyons d'abord ce qui s'est passé à Genève depuis cette date.

Deux thèses s'y trouvaient en présence : la première arguant des résultats du plébiscite en demandait la simple application. L'autre prétendait qu'il était impossible de démembrer — selon les indications du plébiscite — un territoire d'une exceptionnelle richesse industrielle.

Après une étude approfondie de la situation, le Conseil de la Société des Nations transmit sa « recommandation » au Conseil Suprême le 12 octobre.

Il fixait une ligne frontière entre les parties de la Haute-Silésie qui devaient passer définitivement à la Pologne et celles qui restaient sous la souveraineté de l'Allemagne. Il énonçait en même temps toute une série de principes, qui pourraient servir de base à un accord futur entre l'Allemagne et la Pologne au sujet de la Haute-Silésie. Il proposait en particulier la création d'une période transitoire de quinze années pour assurer au territoire plébiscité une harmonie nécessaire à son développement normal.

La Conférence des Ambassadeurs faisant siennes ces propositions invita l'Allemagne et la Pologne à désigner leurs plénipotentiaires et pria, d'autre part, la Société des Nations de choisir un président pour les négociations qui auraient lieu. M. Calonder, ancien président de la Confédération helvétique, fut désigné, et il est certain qu'il s'acquitta de sa tâche difficile avec une impartialité, une modération, une courtoisie auxquelles les deux parties en cause n'ont cessé de rendre hommage.

Dès le début de décembre, M. Calonder constituait en Haute-Silésie même douze sous-commissions chargées de résoudre les questions techniques qui se posaient si nombreuses. En janvier, M. Calonder se rendit lui-même en Haute-Silésie pour se mettre en rapports avec ces sous-commissions et se tenir au courant des difficultés qui se présentaient. En même temps, il menait sur place une utile enquête sur la situation économique, morale et sociale du territoire contesté.

Le 15 février, les travaux des sous-commissions étant, en général, achevés, les négociations directes commencèrent pour la rédaction d'une convention germano-polonaise. Il fallut trois mois pour la terminer, et le 15 mai dernier, M. Schiffer pour l'Allemagne et M. Olszowski pour la Pologne y apposèrent leurs signatures.

Cette convention comporte 506 articles, soit 161 de plus que le Traité de Versailles. On ne peut résumer en quelques lignes un tel travail qui donne une solution aux problèmes multiples de la protection des droits acquis, de l'expropriation, du changement de nationalité, des droits reconnus aux personnes qui ont opté, du domicile, de la protection des minorités, des syndicats, des assurances sociales, du régime douanier, des permis de circulation, du régime monétaire, des produits miniers, de l'installation de distributions d'eau, de l'électricité, des postes,

télégraphes et téléphones, des chemins de fer (exploitation, personnel, matériel), etc.

Mais un traité ne vaut en réalité que par l'esprit avec lequel on l'applique et par le respect qu'apportent à son exécution les parties qui l'ont rédigé et signé. Or, tandis que M. Olszowski apposait sa signature au bas de la convention germano-polonaise, en assurant M. Calonder de la volonté durable et pacifique qu'apporterait la Pologne à son application, le délégué de l'Allemagne, M. Schiffer, faisait la déclaration suivante qui mérite la plus large diffusion :

« Nous manquerions à notre dignité d'homme et de citoyen, si nous hésitions à le dire en ce lieu et à cette heure ouvertement et franchement. Les circonstances qui nous ont conduits à cette convention nous pèsent. Tout à l'heure, Monsieur le président, vous avez désigné la question de la Haute-Silésie comme une des plus douloureuses que le Traité de Versailles ait posées, vous avez mis le doigt sur la plaie qui nous brûle. L'acte que je vais signer est le dernier d'une tragédie, d'une tragédie qui pour nous ne se joue pas sur la scène, mais qui nous est une cruelle réalité. Ce n'est pas notre libre volonté qui nous a conduits aux négociations de Genève, c'était l'obligation résultant de la décision du 20 octobre 1921. La réserve de droit que nous avons formulée contre cette contrainte reste intacte, elle ne saurait être atteinte par la signature que j'apposerai à cette convention. L'idée que ma signature, sous réserve de ratification par le Reichstag, nous approche du jour qui réalisera la cession d'une grande partie de la Haute-Silésie, qui arrachera à la patrie des milliers de loyaux Allemands, nous déchire le cœur. »

De telles réserves sont édifiantes ! Mais deux semaines passent et voici que le Reichstag comme la Diète polonaise sont appelés à se prononcer sur la convention qui a été rédigée et signée à Genève. Nos amis polonais traitent la question avec le calme et la dignité qui s'imposent ; au Reichstag allemand, c'est la séance dont les dépêches ont signalé *urbi et orbi* la mise en scène théâtrale.

Un drapeau en berne flottait sur le Reichstag ; les murs de la salle des séances étaient décorés des écussons voilés de crêpe des villes de Haute-Silésie cédées à la Pologne. Des orateurs appartenant aux divers partis vinrent affirmer solennellement que l'idée allemande resterait impérisable en Haute-Silésie, et après le vote ratifiant la convention du 15 mai, M. Loebe, président du Reichstag, déclara que la protestation allemande contre le partage de la Haute-Silésie demeurerait « impérisable » (*sic*).

M. Henri Grappin a donné dans la *Pologne* des extraits de la presse allemande au lendemain de cette séance qui sont des plus suggestifs : c'est la *Gazette générale de l'Allemagne*, par exemple, qui s'écrie :

« Le droit a été violé. On a donné aux Polonais la partie la plus riche du territoire haut-silésien. Nous ne l'oublions pas. Il était réservé à la Société des Nations de faire, au XX^e siècle, ce que Napoléon lui-même n'avait pas osé en 1807 : séparer la Haute-Silésie de la Prusse. »

Et le *Lokal Anzeiger* renchérit :

« Tous ceux qui ont pris la parole au Parlement estiment que l'œuvre accomplie au nom de la justice ne durera pas longtemps. »

Et puis ce sont, depuis lors, les incidents tumultueux que multiplient les bandes de l'Orgesch dans le territoire haut-silésien.

On a lu aux nouvelles du bureau Ampol le récit que

nous adressait notre correspondant sur la façon de procéder de ces bandes qui, jusqu'au dernier moment, ont bravé les autorités interalliées.

Ainsi, une fois de plus, la mentalité germanique s'affirme, semblable à celle d'avant et de pendant la guerre. Voici que maintenant les autorités polonaises prennent possession des territoires qui leur reviennent, après le départ des troupes interalliées. Nous pouvons avoir con-

fiance dans la sagesse et la circonspection avec lesquelles elles ont su déjouer la conspiration qui voudrait empêcher notre alliée de remplir son rôle légitime et bienfaisant dans le grand concert des nations pacifiques et industrielles. Mais que cela ne nous empêche pas de suivre avec vigilance les manifestations allemandes de « la politique du chiffon de papier ».

Henri DE MONTFORT.

Ce qu'est Napoléon pour la Pologne ⁽¹⁾

... Voici qu'à travers la Révolution apparaît l'épopée impériale, cette épopée qui, nous le savons tous aujourd'hui, n'est qu'en une petite partie la négation des idéaux révolutionnaires, et en une grande partie leur aboutissement, leur couronnement, puisqu'elle permit de gagner toute l'Europe à leur cause.

Il y a bien des côtés par lesquels on peut aborder l'épopée impériale. Permettez-moi de l'aborder d'une manière qui, d'une part, est peut-être moins répétée, partant moins connue, et de l'autre corrobore la vue intime qui me guide aujourd'hui. Je voudrais vous montrer l'empereur et l'épopée impériale vus par la Pologne et les Polonais.

Mesdames, Messieurs, tranchons le mot ! Il n'y a pas de pays, hors la France, où Napoléon soit resté plus vivant qu'en Pologne, et, permettez-moi d'ajouter, lorsque, grâce à certains systèmes politiques la France feignait de ne pas penser à Napoléon, la Pologne lui est toujours restée suprêmement fidèle. « Non Messieurs, disait notre grand Mickiewicz le 28 mai 1844 à ses auditeurs français du Collège de France, non Messieurs ! l'histoire de la grande armée n'est pas encore, chez nous Polonais, tombée dans le domaine du passé, n'est pas devenue un sujet académique ; cette histoire n'est pas encore finie. L'existence immortelle de son grand chef n'est pas pour nous une réverie. » Ces mots du plus grand Polonais qui ait jamais existé, ces mots sortis d'un cœur héroïque entre tous, d'une âme qui respirait l'héroïsme, et d'une intelligence qui réduisait la vie à l'héroïsme, ces mots nous pouvons les répéter en toute conscience, ici-même, aujourd'hui le 14 juillet 1921.

Pourquoi en est-il ainsi ? La Pologne est restée plus fidèle que quiconque à l'étoile impériale, car plus que quiconque, la Pologne a une dette impérissable envers l'étoile impériale qui brillait à ses yeux à travers tout le XIX^e siècle brumeux, oppressant, érasant et à travers le cauchemar du commencement du XX^e siècle qui semblait lui enlever toute étincelle d'espoir. La Pologne doit à Napoléon, un peu malgré lui, son hymne national, le *Jeszcze Polska nie zginęła*, chant créé dans l'atmosphère glorieuse des légions, chant dont une strophe nous dit que Napoléon nous a appris comment nous devons avoir la victoire ; la Pologne doit à l'empereur son épopée nationale, le *Pan Tadeusz* de Mickiewicz, et enfin, et avant tout, la Pologne lui doit son premier espoir après le désastre, son

premier espoir qui survécut à la chute de l'empereur et ne s'éteignit jamais jusqu'à la Grande Guerre.

Napoléon est resté toujours vivant en Pologne parce qu'il incarne en lui l'esprit de la Grande Armée, parce qu'il incarne en lui l'héroïsme de la France. Il l'incarne avec toute sa mesure qui a donné à la France son Code et sa charpente administrative, et dans toute sa mesure qui amena peut-être sa chute. La Pologne étouffée, persécutée, courbée sous le joug de ses oppresseurs, passa le siècle qui s'écoula entre 1814 et 1914 les yeux fixés sur l'héroïsme français. Dans cette conférence du 28 mai 1844 que je vous citais, Mickiewicz disait encore :

« Il y a, chez nous, un conte populaire : on y parle d'un guerrier qui, en partant pour une guerre éloignée, laissa à son épouse son casque et son glaive. La veuve regardait, jour et nuit, cette relique, et, d'après les nuances ou sombres ou brillantes du casque, elle comprenait les vicissitudes heureuses ou tristes de la guerre ; parfois, elle voyait une goutte de sang tomber de la pointe du glaive ; alors elle savait que son mari courait un grand danger. »

... Telle est l'âme de notre peuple. Notre peuple possède vos reliques. Notre peuple a ramassé, depuis la Bérézina jusqu'au Niemen, les casques des grenadiers de votre grande armée. Nous avons vu, dans toutes les chaumières, les sabres de vos cavaliers. Le peuple les regarde ; il cherche à y lire votre destinée... »

Et encore :

« ... Il y a quelques années, les populations d'un district de Lithuanie (de la Lithuanie, Messieurs, c'est-à-dire de la Pologne) affirmèrent et déposèrent, sous la foi du serment, devant les officiers du gouvernement russe, qu'elles avaient vu une grande armée franco-polonaise traverser, au clair de la lune, les bronillards de la Lithuanie, en marchant vers le Nord... »

Ce rêve exalté, ces regards fixes de toute la Pologne, dirigés vers la France, nous les retrouvons dans d'autres témoignages. Nous entendons, par exemple, qu'à la veille de l'insurrection de 1863, les paysans polonais de certains districts disaient ne pas craindre les Russes, auxquels Napoléon ne permettrait jamais de faire du mal à la Pologne.

L'héroïsme français avait exalté et conquis la Pologne.

Et la Pologne ne se trompa point. La Grande Guerre arriva. Et ce ne furent plus des chevauchées françaises à travers l'Europe. L'inverse se produisit. La France attaquée résista. Sa résistance formidable amena toutes les forces ennemies à se ramasser en France pour escalader les murs vivants formés par les 1.500.000 poitrines françaises. Et lorsque l'ennemi eut glissé sur le sang qu'il avait versé, lorsqu'il eut buté contre les ruines qu'il avait causées, la Pologne revit le jour de la liberté. Et nous venons de voir ce spectacle formidable : ce que la Grande Armée n'avait pu faire en Pologne pour la Pologne, les poilus le firent en France.

Wladislaw FOLKIEWSKI,
professeur à l'Université de Cracovie.

(1) Extrait d'une conférence donnée, le 14 juillet 1921, à la séance solennelle des « Amis de la France » de Cracovie. Nous rappelons à nos lecteurs que nous vendons les brochures qui reproduisent cette belle conférence, et celle de M. Neibecker sur « Flaubert à Paris », au prix d'un franc chacune, au profit du Foyer Français de Cracovie.

Et le Jour où tu seras ma Femme

C. TETMAYER

I

*Et lorsque tu seras ma femme,
Ma compagne, âme de mon âme,
Alors s'ouvrira pour nous deux
Un jardin brillant, lumineux,
Un verger plein de fleurs vermeilles,
Embaumé du parfum des treilles,
Et les roses, les liserons
Viendront baiser tes cheveux blonds.*

II

*Nous irons pensifs, solitaires,
Dans les rayons, près des parterres,
A pas lents sous les vieux tilleuls,
Nous irons, calmes, pensifs, seuls.
Pour nous se courberont les branches,
Vers nous monteront les fleurs blanches,
Et sur nos fronts enamorés
Tomberont les bourgeons dorés.*

III

*Je tresserai sur ta toilette
Bluets d'azur et violette,
Fougère aux jeunes rameaux verts.
Tu rendras plus beau l'univers.
Nous irons pensifs, solitaires,
Dans les rayons, près des parterres
Du jardin brillant, lumineux,
Que l'amour nous ouvre à tous deux.*

(Trad. de V. GASZTOWTT).



FRANEK LE SOT

Novelle de Marie Konopnicka

(Suite)



Franek le Sot, ou l'Innocent, aime d'un profond amour la terre polonaise, et il va du bois « son père » à la rivière « sa mère ». Les paysans écoutent les fables qu'il imagine, plaisantent sa naïveté qui les rend pourtant songeurs, mais ne consentent pas à lui laisser labourer les champs : « Un sot ne doit pas toucher ce qui est destiné à grandir » ; le pauvre poète vagabond n'a pas le droit de pousser la charrue.

C'est à peine si, de temps en temps, quelque vieille lui permettait de bêcher son jardin, et il la remerciait alors, il lui embrassait les genoux, comme si elle lui avait donné à manger un plat délicieux... tant la terre l'attirait, tant il était épris d'elle ! Venaient les pluies chaudes et abondantes, il se courbait sous elles comme un saule, sans se mettre à l'abri, même quand il l'aurait pu et il s'oubliait tellement à écouter ce murmure perlé, grésillant sur la ferme terre, qu'il aurait écoute, avec moins de joie, des instruments de musique s'ils avaient joué pour lui. Un large, un universel silence s'étend sur les champs ; les bois ne s'agitent pas, à peine si une jeune feuille murmure quelque part ; au-dessus de la plaine, plane un tel envoltement, une telle fluidité, une telle transparence, que les chemins suivent les chemins, les prés s'ajoutent aux prés, vous entrent d'eux-mêmes dans les yeux ; alors, Franek, debout au milieu d'un champ, se tient immobile, comme ensorcelé, prêtant l'oreille, comme si des voix lui parlaient au sein de ce silence, ou comme si, quelque part, des cloches sonnaient l'Angelus !

— Et qu'écoutes-tu donc, comme ça, le sot ? lui demandent les petits bergers qui, revêtus de sacs pour se garantir de la fraîcheur, jouent sous un potier à pile ou face.

Il ne leur répond d'abord point, comme s'ils ne s'adressaient pas à lui.

Mais comme ils l'ennuient en le questionnant une et deux fois !

— Vous n'entendez donc pas, moutards, comme la terre parle !

— Comment ça, demandent les bergers, et ils se tordent de rire en pensant que c'est un sot qui les amuse. — Alors la terre parle ?

Et Franek remue alors sa main en l'air, comme s'il montrait quelque chose de très loigné, ne regarde pas du tout les gardiens d'oies, mais tient ses yeux fixés sur le bleu de l'atmosphère.

— Absolument tout ce qui est, et ce qui était, et ce qui sera encore dans la suite des temps, tout cela est comme du feu, du vent, et de cette terre. Mais comme la terre est la plus sage des trois...

— Face ! erie d'une voix aigre un petit gardeur d'oies, qui jette en l'air une pièce de cuivre.

— Pile ! hurle l'autre.

Et Franek continue.

— Car le vent et le feu empruntent leur force aux vivants et la terre tire sa force des os des morts. Ce que la terre entend dire aux os des morts, elle le répète aux vivants.

Un frisson secoue les enfants. Le berger qui tenait la pièce de cuivre arrête en l'air la main où il l'agitait, pour l'empêcher de tomber du côté pile, et regarde Franek avec un effroi passager. Les autres l'évent aussi la tête.

— Et, qu'est-ce qu'elle dit ? demande Joziek.

Franek promène son regard d'un enfant à l'autre, puis, soudain, fixant ses yeux perçants sur le gardeur d'oies qui le contemple, il répond d'une voix ferme :

— Elle dit qu'elle donnera du pain à l'affamé, de l'eau à l'assoiffé, du lin et du chanvre à celui qui est nu, des herbes aux malades. Elle dit qu'elle donnera des consolations à l'homme triste, la justice à celui qu'on dépouille, la délivrance à celui qu'on enferme, et à celui qui est fatigué, le repos éternel. Amen !

Michalek, le plus âgé, éclate alors de rire. La peur disparaît, les bergers rient fort haut, bruyamment. Seul, Joziek reste assis sous son sac, les yeux largement ouverts et regarde Franek qui s'avance vers la prairie de Bugaz.

— Le sot ! le sot ! le sot ! hurlent derrière lui les garçons, comme des petits de corneilles.

— Reviens donc, Sot, reviens ! erie Michalek nous te nommerons vojt (maire), puisque tu es si malin.

Franek continue à marcher, ni plus vite, ni plus lentement, comme si on ne s'adressait pas à lui. Il sait que jeunes et vieux, les bergers eux-mêmes, lui disent « tu ». Personne ne met un sot au pluriel. « Nous », c'est une parcelle de la commune ou de la famille, ou de la raison et de la fortune collective, c'est une parcelle de la vie commune, de la commune force. Mais le « sot » existe en marge de la famille, de la fortune, du travail et de la force. S'il est « sot », c'est justement pour ne pas avoir de raison. Il conserve sa minorité jusque sous les cheveux !

blancs, jusque sous la planche du cercueil; il pousse d'abord, il pousse comme cette tige de jonc; ensuite il se courbe, se courbe comme cette tige sans épis, mais il ne mûrit jamais.

Aussi ne prend-il jamais pour une offense les sobriquets qu'on lui donne. Il y est habitué. Ça ne nuit pas à son amitié pour les gens, que quelqu'un l'appelle ainsi ou autrement. Il s'avance parmi eux, comme en ce moment, l'œil gai, quoique avec une certaine mélancolie, et l'amitié dans l'âme. Il se presse même, comme si ses proches l'attendaient, comme si ses frères allaient se réjouir de le voir. Il se presse comme s'il leur apportait les dons les plus précieux et quelques grands trésors.

Il n'avait pourtant rien d'autre dans la main qu'un peu de branches vertes et d'herbes misérables, parmi lesquelles brillait le genêt d'or luisant et s'argentaient des branches de saules aux boules à peine ouvertes que le « sot » brise en route, car les Rameaux arrivent dans un jour ou deux. Déjà même, dans l'air s'envolent çà et là des fumées aromatiques de genévriers auxquelles les ménagères fument un morceau de saucisse ou une moitié de porc.

Franek hume avec volupté ces senteurs aromatiques et son visage hâlé est illuminé par un sourire de plus en plus large.

Mais voilà qu'il se rembrunit tout à coup. Au travers des légères brumes qui s'accrochent aux berges de la rivière, commencent à paraître des maisons blanchies rangées en longues files et dont la propreté peu ordinaire, aussi bien que le mode de construction, indique une colonie allemande.

En effet, c'étaient les *Olendry-Gaje* (bois hollandais, c'est-à-dire allemands) situés à l'est de la Wizna, aussi contraires par leur nom aux *Gaje lachy* (bois léchites ou polonais) qu'ils en différaient par la race et les coutumes des habitants.

Franek détestait les Allemands. Il évitait même les bateliers de la rivière pour cette raison que leur bureau sur le ponton était généralement tenu par un Allemand.

Souvent aussi, debout sur la route, il criait :

— Sauvez-vous, enfants, voici un Allemand!

— Et pourquoi se sauver devant un Allemand? lui demandait alors quelque paysan.

— Parce que devant l'Allemand, comme devant le mauvais œil, il n'y a de salut que dans la fuite.

— L'Allemand et la nielle, disait-il aussi, font à notre pain un égal dommage, et, même, la nielle ne le gâte pas autant.

Un jour, le curé le rencontra.

— Eh! bien, quoi donc, sot, lui demande-t-il, j'entends dire que tu te moques des gens, que tu leur racontes des fables, que tu affirmes que Notre-Seigneur a été crucifié non par les Juifs, mais par les Allemands. D'où te viennent de pareilles choses?

Franek regarda attentivement le curé, puis cligna des yeux comme il a l'habitude de le faire quand quelque chose l'impatiente.

Le curé souffla, car il avait un bel embonpoint et se fatiguait facilement en parlant, puis il dit :

— Je te défends de répandre des fables pareilles dans les villages, comprends-tu? Et puis, viens écouter les instructions à l'église, pour ne pas vivre comme une bête... Comprends-tu? Qui vit comme un animal, finit comme un animal..., comprends-tu?

Franek sourit, jeta de côté un regard oblique, puis, ayant baisé la main du prêtre, il répondit :

— Que Monsieur le Curé ne se toutmente pas au sujet du sot! C'est le bon Dieu très saint qui décide lui-même du sort du sot... Vous avez assez d'ouvrage pour instruire les gens intelligents, oh!... Quant au sot, il se met à causer tout seul avec Notre-Seigneur Jésus-Christ de ceci et de cela; il n'y a aucun souci à avoir de lui... il saura bien trouver le sentier du paradis...

Le prêtre haussa les épaules, et regarda si personne n'avait entendu le discours du sot, car il prenait soin de ses paroissiens et s'opposait à tout scandale. Mais, en vérité, il ne pouvait se fâcher beaucoup, car que signifient les observations d'un sot à un homme intelligent? Il faut lui pardonner, car il ne sait pas lui-même ce qu'il fait.

Ayant donc flairé ces fumées allemandes, Franek fit un crochet soudain et s'enfonça dans les buissons d'épines, pour ne pas suivre la route.

Ce fut une traversée peu commode.

Bien que rognés tous les ans par les Allemands, les buissons tenaient avec acharnement à leur antique sol natal, et dardaient à chaque nouveau printemps des épines aiguës menaçantes pour les pieds nus qui s'y seraient aventurés, et s'enfonçaient profondément sous terre lorsqu'on recommençait à les couper. La ronce et le prunellier s'y développaient aussi vigoureusement, de telle sorte qu'il fallait se débattre contre eux à chaque pas.

Franek fendait avec effort tous ces obstacles, ainsi qu'un sanglier, mais il crachait de côté, par répulsion pour les Allemands. Il disait d'eux que, lorsque le diable les avait transportés, avec sa fourche, de leur pays sur les bords de la Narew, il lui avait fallu rincer sa fourche après chaque Allemand, de sorte qu'une foule de poissons en avaient crevé.

Avant de se tirer des buissons, il s'était blessé les pieds, avait déchiré sa chemise, égratigné sa figure et ses mains, et plus d'une poignée de ses cheveux de lin était restée aux fourrés de chardons et de tiges entrelacées.

C'est ainsi qu'une charrette de foin, quand elle pénètre dans un bois épais, laisse pendre derrière elle des brindilles sèches, dont il lui faut, en route, payer le tribut à ces accrocheuses, comme un droit de passage. Mais le « sot » n'en avait cure : il avançait à grands pas, jusqu'à ce qu'il eût dépassé et laissé loin derrière lui la colonie de maisons de pierres, rangées en une longue ligne.

Alors seulement il respira à pleins poumons; son œil s'illumina, il promena sur le monde un regard joyeux; puis, aussitôt, tournant vers la rivière, il descendit sur le sable mou et s'y lava les pieds pour se les nettoyer « après les Allemands », comme le diable avait rincé sa fourche.

A peine avait-il dépassé la prairie marécageuse, que le peuple appelle *Osmolki* et où la Narew s'enfonce profondément, qu'il aperçut la jument blanche et ossuse de *Hamer* qui s'avancait du côté des *Olendry* en traînant une voiture routière pleine d'ustensiles domestiques, et près de laquelle le vieux *Hamer* en personne, avec sa casquette à oreilles, marchait en fumant sa pipe.

Franek eut un haut-le-cœur à cette rencontre. Il allait se détourner, quand il aperçut dans la voiture un grand coffre peint qu'il avait vu plus d'une fois chez *Zuka*, à *Zagajno*; sur le coffre était posé un petit chaudron en fer, qu'il avait connu aussi dans cette même chaumière, qu'il avait lui-même porté à réparer au forgeron, puis une pièce de toile de lin grise, si belle que deux fileuses

ne l'auraient pas terminée en un hiver, enfin une grande quantité de choucroute qui tremblait sur le côté dans des vases étroits, et, par derrière, le museau vers la terre et les pattes attachées, un veau qui était né six semaines auparavant, justement la dernière nuit que Franek avait passée chez les Zuka.

Le « sot » s'arrêta, écarquilla les yeux et fut atterré. Il ne demandait rien, ne réfléchissait pas, mais ressentait comme un malaise au cœur.

La voiture passa lentement devant lui. Le vieux Hamer, sa pipe à la main marchait par côté en comptant de l'argent qu'il versait d'une bourse crasseuse dans sa main. Il ne voyait peut-être même pas Franek. Mais Fra-

nek, en suivant d'un ardent regard le butin qu'emportait la voiture, murmurait tout bas :

— Voyez ce que cette sangsue allemande enlève de bien aux gens pour s'en gorger!

Et il secouait sa tête misérable, les yeux pleins d'une profonde terreur comme s'il eût considéré la dévastation produite par un incendie ou une inondation.

Quand le veau étendu sur la charrette, la tête baissée, se mit à mengler une et deux fois, Franek cessa d'avoir peur, mais il se sentit saisi d'une telle pitié, pénétré d'un tel feu vengeur, que s'arrachant à sa torpeur, il s'élança vers Zagajno comme s'il allait y sauver son propre bien, sa chaumière à lui, tout son avoir. (A suivre.)



Types populaires



Les Mémoires de Jean-Chrysostome Pasek

Gentilhomme polonais
(1656-1688)

Traduits et commentés par Paul CAZIN

Ces Mémoires, savoureux comme ceux d'un Agrippa d'Aubigné ou d'un Saint-Simon, ont trouvé en Paul Cazin un traducteur digne de leur verve et de leur couleur. Le volume qui va paraître incessamment à la Société des Belles-Lettres, 157, boulevard Saint-Germain, vaudra beaucoup de plaisir non seulement aux polonisants, mais à tous ceux qui se soucient de littérature. Paul Cazin a bien voulu offrir à nos lecteurs la primeur d'une page de ces Mémoires.

PASEK ORATEUR

Comme nous étions à Sielce, deux de nos compagnons moururent, deux vieux soldats : M. Jean Rubieszowski et M. Jean Wojnowski. Il y eut cela de merveilleux dans la vie de ces deux hommes, que rien n'advint à l'un, en bien comme en mal, qui n'advint à l'autre. Tous deux étaient Mazoviens, tous deux vieux, tous deux soldats, tous deux Jean, tous deux mariés et à côté l'un de l'autre dans le registre, tous deux de même courage. A Chojnice (1), la nuit que les Suédois nous surprirent, tous deux avaient été lardés de coups de sabre et laissés pour morts sur la place. Mais l'un et l'autre se tira de ce terrible pas, et ils allèrent ensemble remercier le roi de leur enterrement. Car le roi les voyant en si pitetux état, leur avait fait tenir 600 florins, disant qu'il les leur donnait pour se faire enterrer plutôt que pour se faire soigner; et quand ils l'allèrent remercier, il les gratifia encore de 1.000 florins. Ils continuèrent à guerroyer, ils furent avec nous en Danemark, et comme s'ils eussent conclu entre eux un pacte d'heur et de malheur, tous deux de concert tombèrent malade à Sielce et moururent le même jour. Lorsqu'il fallut leur rendre les derniers devoirs, Jean Domaszowski, notre lieutenant, leur fit, dans l'église de Sielce, en présence de la noblesse du lieu, des soldats et d'un nombreux clergé, des funérailles telles

(1) Ville de Poméranie, reprise aux Suédois en 1655,

qu'un sénateur n'en pourrait avoir de plus magnifiques. Le lieutenant et les compagnons me désignèrent, comme portant aussi le même nom, pour prononcer l'oraison funèbre. Je n'avais pas eu trop de temps pour me préparer comme il le fallait, occupé que j'étais à tout instant dans ce château où l'on me faisait jouer aux cartes, aux échecs, aux dames; mais je fis bien en sorte de ne pas prêter à rire, sachant qu'il y aurait grand concours de peuple, que M. le Sous-Echanson Gumowski, bon orateur, porterait la parole au nom des hôtes, et que M. Wolborski, lieutenant du staroste de Dobrzyn, exprimerait les regrets de l'armée.

Quand j'eus terminé, M. le Sous-Echanson Gumowski parla avec beaucoup de faconde et d'érudition. Mais il s'embrouilla quelque peu, ce qui fut aisé à remarquer pour qui s'y connaissait; les ecclésiastiques surtout n'y manquèrent point. Il se ressaisit ensuite par un adroit détour, se plaignant que je lui eusse pris plusieurs sentences qui appartenaient à son oraison, et qu'il avait dû rejeter parce qu'on venait de les entendre de moi. Il exposa en quel cruel embarras se trouve un architecte à qui l'on enlève les blocs tout taillés, et les bois tout polis de sa construction. Personne ne prit le change. Ce n'est point chose nouvelle qu'un orateur s'approprie la matière d'un autre. Les regrets de l'armée furent exprimés par M. Wolborski. M. Wonsowicz vint chercher la troupe de M. Rubieszowski, son parents; celle de M. Wojnowski fut envoyée, avec sa solde, à sa veuve.



Montagnard de Zakopane

Peint de J. REJMOŃSKI



BENIOWSKI

par Jules SLOWACKI

(Suite)



Celui qui doit devenir le fameux aventurier Beniowski n'est encore, à l'époque où le poème de Slowacki nous reporte, c'est-à-dire au XVIII^e siècle, qu'un jeune hobereau ruiné, amoureux de Mlle Aniela, fille du Staroste voisin. Décidé à s'engager dans la Confédération de Bar, pour combattre les Russes oppresseurs de sa patrie, il fait ses adieux à la belle Aniela, une nuit au jardin. En rentrant chez son père, la jeune fille le trouve entouré de confédérés, parmi lesquels est le P. Marc. Un traître, le régimentaire Dzieduszycki, est cloué à la table par un poignard et le traître expire, cependant que le vieux Staroste, dont la conscience n'est pas tranquille, proteste contre la violation de son domicile.

LXXXII

Alors le Staroste s'élança vers la table, frappa du poing et s'écria : « les brigands ! » Puis, toisant le père Marc des pieds à la tête : « Vous feriez mieux, dit-il, de prier dans votre chapelle que de... Je vais vous lancer l'anathème du haut de mon Capitole ! Ma fille, du papier ; cosaque, une lumière ! — Asseyez-vous ici, Mademoiselle, et *pagina fracta* écrivez ma protestation, qui ira ad acta. — »

LXXXIII

Fille docile, Mlle Aniela s'assit et prit dans sa main une plume de cygne, et le vieillard lui dit : « Ce sang noir, caillé, ce sang qui est là sur la table vous servira d'encre, trempez-y votre plume. » Aniela pâlit ; la table était inondée de sang jusqu'aux bords, du sang qui avait coulé des mains du régimentaire, lorsqu'on avait cloué à ces mains la sentence de ceux de Bar.

LXXXIV

Mais, fille docile, elle trempa sa plume dans le sang, puis regarda autour d'elle, et frissonna tout entière ! — « Prenant les dieux à témoin, écrivez, ma fille ! — (puissent-ils punir comme il le mérite, cet acte abominable, impie) *juror!*... » Ici le Carme se leva et s'écria : « Je saurai bien exorciser ces démons... Que fais-tu écrire-là avec ce sang, idolâtre ? »

LXXXV

« Et toi, jeune fille, tu commets un péché en écrivant de tels blasphèmes avec le sang d'un homme. D'un signe de croix je vous briserai, si je le veux ; à cette

place coulera un fleuve de sang, et du doigt je pousserai ces montagnes et les ferai marcher contre les Moscovites ! Qui donc ose se plaindre ici ? qui donc se joue ici de l'esprit de Dieu ? qui donc ici a des oreilles pour ne point entendre ?

LXXXVI

« En vérité je te le dis, seigneur Staroste, tes yeux sont couverts d'un voile qui les aveugle. Et je te le déclare ici franchement, sans détours, tu marches droit vers les ténèbres de l'enfer. Aussi Dieu avait résolu de te punir sévèrement : et sans moi ces chambres dorées seraient aujourd'hui souillées de ton sang, teintes de pourpre et revêtues de flamme.

LXXXVII

« Tu ne sais donc pas qu'en Ukraine a commencé le massacre et l'égorgeement de toute la noblesse ? Le sang coule sous des couteaux bénits ; le pope découvre les poitrines, et le paysan frappe droit au cœur. Toute la nation périt comme dans un vaisseau allumé par Dieu même ; et toi, parce que tu as été un glaive à deux tranchants, mais inactif, tu te crois en sûreté ?

LXXXVIII

« N'était le soin que nous avons pris de ta vie, cette nuit même ton cosaque *Mohila* devait te faire danser ici, noble seigneur... Il y aurait eu aujourd'hui grand massacre au manoir. Va le voir ! Il est enchaîné dans la cour et près de lui sont attachés ses compagnons de meurtre... Va voir quels lits ils s'étaient donnés ; ils sont couchés sur des sacs, et ces sacs sont pleins de couteaux !

LXXXIX

« Avis au pécheur qui comme toi regardes les meurtres d'un œil tranquille ; tu serais maintenant en enfer, tu aurais été assassiné sans confesseur. Sais-tu ce que fait *Sarza* ? Il livre bataille sur le pont à tes paysans, et, pour te sauver, verse le sang à flots. Et ta vieille tête se démène ici, blanche comme un pigeon, mais folle dans ses pensées. »

XC

Pendant ce discours, le Staroste regardait le Carme dans les yeux avec ses yeux brillants ; tout à coup comme

un homme qui aperçoit la hache d'un assassin au-dessus de sa tête... il trembla. — C'est alors que Sawa entra joyeusement, Sawa, trésor inappréciable pour un rumeur, demi-cosaque, demi-gentilhomme : — il apprit à l'assistance qu'il venait d'arroser de sang toute la digue du Staroste.

XCI

Cela se voyait à sa mine; il entra tumultueusement, avec fracas, mais il regarda et se troubla tout entier en apercevant des yeux dans lesquels Cupidon dardait toutes ses flèches. Le château rempli de cliquetis, un cadavre sur le parquet, un carme blanc au-dessus du cadavre, le Staroste pâle, la table sanglante, derrière la table une jeune demoiselle à figure d'ange.

XCII

Pareille à une sybille — la plume à la main. — Baste, c'est sur ce tableau que se ferme mon second chant. Vous verrez dans la suite des villes en flammes, un gentilhomme, un juif et un chien pendus au poteau d'un chemin (1). — Mon roman prend les proportions d'un poème; il sera question du roi, de la peste, du bon Dieu. Laissez-moi boire une gorgée de vin, laissez ma tête prendre feu, et j'écrirai un second Faust.

XCIII

Si je m'irrite contre mon imagination, je vendrai au diable l'âme de mon héros... et j'aurai l'approbation de tous : ceux qui ne voudront pas pleurer avec moi, — je les y forcerai. La Démocratie et l'Aristocratie seront profondément émues par mon troisième chant, car je prends dorénavant pour devise de mes vers : *si je rouge parfois — c'est avec le cœur que je rouge!*

CHANT III

I

Dieu! qu'il est triste d'être, au printemps de sa vie, aussi seul ici-bas que monsieur Casimir : le monde ouvre devant nous un horizon sans fin, tout nous semble arc-en-ciel; et tout ce que nous touchons devient bon sous nos doigts. — Tant que le cœur brûle d'amour, on ne vit pas en ce monde, on y dort; lorsqu'il s'éteint, alors seulement on commence à comprendre que ce monde-ci n'est qu'une satire.

II

Lorsque vous êtes jeunes, les ballades vous plaisent, la poésie populaire vous ravit, vous enchanter; vous aimez dans de petits vers bien tournés les nuages, la lune, les serpents; vous trouvez qu'il y a quelque chose de mystérieux dans le brouillard où les vers bourdonnent comme des insectes et diamantent la pensée de rayons de lune, et vous croyez que c'est le poète seul qui rêve, étincelle, brille et voltige?... Lui? il reste immobile.

(1) « Ces scélérats (Les paysans et cosaques payés par Catherine de Russie) s'amusaient à pendre aux mêmes potences, un gentilhomme, un moine, un juif et un chien, avec cette inscription : « C'est tout un. » (Rulhière.)

III

C'est vous qui transportez ses vers dans le pays du rêve; au sein de ce brouillard l'arc-en-ciel qui respire est celui de vos propres pensées; dans ces *dumki* (1) ce sont vos soupirs qui voltigent; mais, ensuite, adieu toutes ces rimes, tous ces rêves en l'air : ensuite? trois vers de Dante, pleins de ténèbres, mais aussi de bon sens : votre cœur s'en empare, les pèse, les analyse. Le véritable apprentissage de la poésie — c'est la dissection.

IV

Quel dommage que de cette dissection il résulte je ne sais quel sec matérialisme! — « *Eureka!* » s'écrie notre grand critique Grabowski, et la *Semaine de Pétersbourg* tend l'oreille : « Un poète original a envoyé à la *Semaine* une nouvelle pièce de vers pleine de sentiment qui lui assure une gloire à part : cette pièce ne ressemble à rien de connu! »

V

Il paraît que la pluie de sang qui vient d'inonder la Pologne a fait pousser les nouveaux poètes comme des champignons. Quel dommage qu'ils soient tous si larroyants! et que les fenêtres de leur âme aient des vitres vertes!... Chacun d'eux a sa langue à lui, langue toujours boiteuse. Quel dommage qu'ils soient tous enchaînés et mis aux ceps, et que quand ils décrivent un orage terrible, le nuage perde sa foudre à la censure.

VI

C'est moi qui en profite — et voilà déjà deux drames que j'ai très commodément terminés par un coup de foudre; en revanche, les portes du paradis me sont fermées, et ma pensée ne saurait féconder aucune âme... Quoi qu'il en soit — nous mourons tous! et qu'il y ait au-dessus de notre tombe des étoiles ou des torches, un laurier ou des chardons, ou seulement une larve, cela suffit! — Je me suis embourbé dans cette idée commune...

VII

Il fut un temps où j'avais horreur des lieux-communs, comme le diable d'un bénitier; maintenant, je descends souvent de ces hauteurs dans l'intérêt de ma réputation, de ma tranquillité, de ma commodité; les critiques sont des chiens à qui je jette quelques os; ils les rongent, mais un jour viendra où ces Hérodes par qui périssent aujourd'hui mes enfants, nouvel Ugolin, je les rongerai à mon tour dans un coin de l'enfer.

VIII

En attendant, je reviens à mon récit. — Le matin avait entr'ouvert un sourire d'azur dans les plaines de Podolie; le jeune amoureux noya ses regards dans les cieux, et chercha à lire son avenir à travers ses rêves; il le vit, en effet, comme une guirlande tressée de jours de saphir et d'or; déjà il saluait sa gloire future et un millier d'aventures retentissantes, et galantes surtout — c'était son plus doux espoir.

(1) Chansons plaintives de l'Ukraine.

(A suivre.)



POLOGNE ET BELGIQUE

Une délégation d'étudiants en droit des diverses Universités belges est venue pendant les fêtes de Pâques visiter Cracovie. Ils ont été reçus par leurs collègues de la Faculté de droit de Cracovie, qui leur ont réservé un accueil chaleureux. Un grand banquet leur a été offert, le 18 avril 1922, au cours duquel, M. le recteur Krzymuski a prononcé le toast suivant, qu'a bien voulu nous communiquer M. Hubert Gillot, professeur à l'Université de Strasbourg :

Messieurs les Etudiants des Universités belges,

Soyez les bienvenus, nous arrivant d'un pays qui nous est cher à plus d'un titre. Son passé ressemble sous beaucoup de rapports à nôtre. Vos luttes héroïques contre la domination étrangère qui ont embrassé des siècles et n'ont pris fin qu'en 1830, date de votre indépendance politique, nous font songer avec fierté à celles qui ont ensanglanté notre histoire, à partir de nos trois démembrements au déclin du XVIII^e siècle, luttes dont les années 1794, 1830 et 1863 marquent les plus glorieuses mais aussi les plus tragiques étapes.

Et ensuite, l'attitude de la Belgique au début de la grande guerre mondiale. C'est bien plus qu'une belle page d'histoire, c'est un acte de foi, un acte de religion d'une âme nationale se révoltant, au nom du droit et de la justice, contre la force de la matière, voulant primer ce qu'il y a de sacré dans ces principes supérieurs, qui, nous venant d'en haut, constituent la seule vraie grandeur de l'homme et des nations.

C'est pour rester fidèle à ses engagements, c'est pour ne pas violer un pacte international, lui imposant une

neutralité permanente, que la Belgique, pays sans autres forces militaires que celles qui étaient destinées à la garde de ses frontières, eut le fier courage de s'opposer à la marche d'une des plus puissantes armées du monde, eut le sublime héroïsme de livrer ses plus riches provinces à la dévastation, ses plus belles villes à la destruction, ses plus nobles fils à la bouche des canons et à toutes les cruautés d'un ennemi n'ayant ni honte ni vergogne.

Certes, la Belgique a bel et bien prouvé qu'elle aurait préféré périr, plutôt que d'avoir à se couvrir de honte devant cet auguste tribunal qui se nomme le droit des gens.

Oui, c'est pour sauver son honneur que la Belgique sacrifia son bien-être matériel. Oui, c'est par respect pour un intérêt moral, pour un principe, pour un devoir, que la Belgique repoussa avec indignation les propositions frauduleuses de l'Allemagne.

La France a eu au XVI^e siècle Bayard, son chevalier sans peur et sans reproche. La Pologne a eu son Bayard dans le prince Joseph Poniatowski, qui, en 1813, sous les murs de Leipzig, voyant, dans la grande bataille des Nations, la victoire prête à passer dans les rangs de l'ennemi, avant de chercher la mort dans les flots de l'Elster, jeta à la face des Saxons qui, au dernier moment, trahirent la cause de Napoléon, ces magnifiques paroles : « Dieu m'a confié l'honneur des Polonais, c'est à lui que je vais le remettre. » Là-dessus, il éperonna son cheval et s'élança dans le fleuve.

Eh! bien, le Bayard du droit des gens, le Bayard du droit primant la force, le Bayard de ce principe sacré de justice, qui élève l'homme au rang d'un esprit, au rang d'une puissance capable de maîtriser la bête humaine, c'est dans la Belgique, c'est dans votre noble patrie qu'il nous est donné de le saluer.

Salut, hommage, honneur, au Chevalier sans peur et sans reproche des Nations! Salut à vous aussi, mes jeunes amis, qui en êtes les fils et l'avenir!

C'est avec joie que je lève mon verre à votre santé et à la plus grande prospérité de votre glorieuse patrie.



NOTRE ACTION

POUR L'ACTION EN PROVENCE

Nous tenons à rappeler à nos lecteurs que les « Amis de la Pologne » viennent de créer un bureau de « Délégué du Comité Central pour la France Méridionale » et plus particulièrement pour la Provence et la Côte d'Azur. La mission principale du Délégué sera de former de nouveaux Comités régionaux et locaux, des groupements scolaires et des Cercles d'Amis de la Pologne dans toutes les villes et localités méridionales où il n'existe pas encore. Les résultats de cette heureuse initiative commencent déjà à se faire sentir, et la formation de nouveaux Comités s'ébauche à Aix, Arles, Salon, Tarascon, etc.

Le Bureau et la résidence fixe du Délégué resteront toujours à Marseille, mais il fera de fréquentes tournées et conférences partout où les attributions de sa charge l'appelleront.

Il serait superflu d'ajouter combien nous serions reconnaissants à ceux de nos lecteurs qui voudraient bien lui faciliter la tâche, soit en prêtant leur très gracieux concours personnel pour la création de nouveaux Comités, groupements ou cercles dans les villes de leur résidence, soit en lui fournissant obligeamment des adresses ou des renseignements susceptibles

d'augmenter le nombre d'adhésions ou de collaborations éventuelles. Les correspondances doivent être adressées à M. François TRAWINSKI, Délégué du Comité Central des « Amis de la Pologne », 36, rue Edouard-Delangle, Marseille. Pour toute lettre ou communication envoyée à cette adresse : merci d'avance!

COMITÉ DU QUARTIER LATIN

La première réunion de notre Comité du Quartier Latin a eu lieu le vendredi 23 juin, à 8 h. 1/2 du soir, dans la grande salle des fêtes de l'Association générale des Etudiants.

Elle a été très brillante.

M. le Général WEYGAND avait fait à nos jeunes gens le grand honneur de présider cette première séance, et sur l'estrade avaient pris place près de lui M. Louis MARIN, le général PAU et le général DE MORIEZ.

Dans la salle, les étudiants étaient nombreux et quantité de nos collaborateurs et amis avaient tenu à assister à l'éclosion de ce nouveau groupe d'« Amis de la Pologne ».

Des discours furent prononcés, par le général Weygand, avec cette parole simple, directe, persuasive, qui prend tant de valeur

venant du vainqueur de la Vistule, et par M. Louis Marin, chaleureux et cordial. Mme Rosa Bailly exposa à grands traits l'œuvre des « Amis de la Pologne ».

Le président de nouveau Comité, M. Louis ROTH, présenta aux étudiants un projet de voyage en Pologne, qu'ils pourraient faire en groupe aux prochaines vacances. Son programme fut illustré bien joliment par des projections de films sur Varsovie, les Carpathes, Plock et Kazimierz.

Une partie de concert suivit la réunion : Mlle Renée KRZYŻOWSKA, nièce de notre éminente collaboratrice de Rennes, joua au piano avec une tendresse poétique et une délicatesse rêveuse la Sérénade de Paderewski et un impromptu de Moszkowski. Mlle Eugénie CORO chanta des chansons populaires polonaises et plut beaucoup. Des dans répétées accueillirent M. LUBELSKI, qui chanta en polonais. Pendant la présentation des films, M. JARZĘKOWSKI fit entendre au piano d'entraînantes ritournelles polonaises.

A la fin de la séance, les jeunes gens demandèrent à danser, et un bal s'organisa sur le champ.

Tout le monde fut ravi de la joyeuse et amicale atmosphère de cette réunion.

Remarqué parmi l'assistance : Mme la générale Weygand et son fils, M. Buré, M. le Directeur de l'Institut Commercial, M. Ladislas Mickiewicz, M. Wozniéki, directeur des Bureaux Franco-Pologne ; M. et Mme Georges Bénainé, Mme la comtesse Drohojowska, M. Milkuczye, M. Sudre et son fils, M. Marcourt et Mme Marcourt, directrice du Lycée Victor-Hugo ; Mlle Kauch, le commandant Guérin, secrétaire général de la Ligue des Patriotes ; M. Langlade, secrétaire général de la Critique Littéraire ; M. André Durand, professeur au Lycée Saint-Louis ; Mlle Gorzecka ; M. Pierre Chartier ; Mme la Doctoresse Sosnowska, M. Urbach, etc.

UNE MANIFESTATION A LA BIBLIOTHÈQUE POLONAISE

Une cérémonie des plus touchantes a eu lieu le jeudi 15 juin, à 10 heures du matin, à la Bibliothèque Polonaise. Les « Amis de la Pologne » devaient remettre un buste en marbre du poète Adam Mickiewicz à son fils M. Ladislas Mickiewicz. Désireux de donner en exemple à la jeunesse française ces émigrés polonais dont la famille Mickiewicz a été à la fois le modèle et le centre de ralliement, les « Amis de la Pologne » avaient confié la joie d'organiser cette manifestation à leur Comité du Quartier Latin. Cela vaut d'être souligné : le premier geste de nos étudiants aura été un respectueux salut à ces patriotes dont ils voudraient être les continuateurs.

Mme Rosa Bailly a tenté d'exprimer ces sentiments dans une allocution que nous reproduisons *in-extenso* ; elle fut prononcée et écoutée dans une émotion qui fut le plus bel hommage pour M. Ladislas Mickiewicz.

« L'an dernier, en passant devant l'étalage d'un brocanteur, j'eus la surprise de voir, entre des piles de bobèches et des amas de serrures, rouillées, un petit buste en marbre d'Adam Mickiewicz. Le socle en avait disparu, la nuque était ébréchée, même le nez n'était pas sans meurtrissures. Et l'expression différait notablement des portraits de Mickiewicz que je connaissais déjà. Ne vous étonnez pas, pourtant, que je l'aie reconnu au premier coup d'œil. Ce pli que met aux lèvres l'amertume de l'exil, ce regard qui embrasse le firmament des astres comme celui des peuples, cet air de prophète inspiré, tout cela compose une physionomie qui ne peut appartenir qu'au plus grand des poètes romantiques, Mickiewicz.

« Nous n'avons pu savoir qui a sculpté ce buste, très certainement un des compagnons de misère du poète. Son admiration pour son grand modèle l'a fait humble et consciencieux, comme les imagiers du XIII^e siècle quand ils s'appliquaient à reproduire les traits de Dieu ou de ses créatures. En se gardant des accents déclamatoires, avec une parfaite probité de moyens, en copiant simplement la physionomie unique qu'il avait devant lui, il a taillé dans le marbre le génie du poète et la douleur du patriote. Et la toute petite chose que voilà est un chef-d'œuvre.

(Mme Bailly découvre le portrait et le présente aux assistants ; murmures d'admiration.)

« Les « Amis de la Pologne » ont tenu à offrir à M. Ladislas Mickiewicz, pour honorer à la fois la grande mémoire du père et les nobles et longs travaux du fils.

« La tâche entreprise par le poète Adam Mickiewicz a été de bâtir une Pologne idéale, faite du souvenir de la patrie perdue et de la certitude de la retrouver. Des Polonais épars à travers le monde, et dont les plus exilés étaient peut-être ceux qui restaient sur la terre natale où ils entendient insulter à leurs traditions, d'où leur langue était proscrite, où les oppresseurs se faisaient d'eux des jouets misérables, il s'agissait d'écarter la résignation ou le désespoir, de fortifier la volonté de rester Polonais.

« Mais quand Adam Mickiewicz meurt, qui va avoir le courage de continuer sa tâche ? Songez : il y faut encore plus de foi, car les années ont passé, les insurrections ont échoué, l'indignation des peuples s'est calmée, la spoliation a pris des airs de légitimité. On est assuré que les trois empires oppresseurs se prêteront toujours la main pour étouffer les révoltes. Et la France, cette suprême espérance des opprimés, cette seconde patrie des Polonais, la voilà qui recherche l'alliance russe, qui fait fête au plus sauvage des tyrans...

« Ce serait folie, semble-t-il, que de garder les illusions des romantiques. Pourtant, il se trouve de ces insensés. Ce sont des hommes comme Ladislas Zamoycki, qui habitait cette même maison, comme Ladislas Mickiewicz. Sans savoir comment ni quand l'événement se produira, ils affirment que la patrie polonaise recouvrera la liberté. A force de volonté, ils contraindront au miracle ou la conscience humaine, ou le ciel même. Forts de cette inébranlable conviction, ils ne concèdent rien des revendications de la Pologne : le droit est le droit ; céder sur un point serait céder sur tous. Les compromissions avilissent et amènent à la défaite : ils se dressent devant elles comme une muraille d'honneur, derrière laquelle s'abritent les âmes moins robustes. La Pologne idéale vit grâce à eux ; ils gardent son intégrité morale, ils conservent intact le patrimoine de ses hautes traditions ; ils les épurent encore, ils y ajoutent. La Pologne était aux yeux des peuples bravoure chevaleresque, générosité, tolérance ; par eux, elle est maintenant pour nous un modèle d'énergie, de foi, de fraternité.

« Et quand ses champs et ses villes ont été rendus à la Pologne en 1918, elle avait toujours son âme pour animer le corps qu'elle retrouvait.

« Sans les Mickiewicz et ceux qui leur ont ressemblé, l'ancienne Pologne eût été perdue, et la nouvelle Pologne impossible.

« Je ne vous parlerai pas en détail des travaux de M. Ladislas Mickiewicz : ils sont trop nombreux ! Il a institué le musée Mickiewicz pour rattacher l'avenir polonais au passé, puisqu'il n'y avait point, pour ainsi dire, de présent ; il a multiplié les traductions des œuvres où flamboyait le sentiment patriotique, celles de son père, celles de Czajkowski, de Rzewuski, de Kraszewski ; il a sans cesse rappelé aux nations les droits imprescriptibles de la Pologne, dans les revues et les journaux français et suisses.

« Il avait accepté de travailler ainsi toute la vie, sans aucun espoir de voir la résurrection de la patrie ; il avait accepté de mourir dans la pauvreté et l'obscurité. Il atteignait sa quatre-vingtième année, travaillant toujours sans lassitude ni défaillance au service d'une cause qui paraissait à nous perdue, quand le miracle s'est produit.

« Combien nous sommes heureux de voir une telle vie récompensée comme elle devait l'être ! Vous avez revu votre patrie, vous avez entendu le polonais dans les rues de Wilno comme dans celles de Poznan. Partout vous avez été fêté ; vous avez été nommé citoyen d'honneur de Wilno et membre d'honneur de l'Académie de Cracovie ; vous avez reçu la plaque de commandeur de l'Ordre « Polonia Restituta ». Cela est juste, et nous nous en réjouissons.

« Mais la France aussi doit saluer Ladislas Mickiewicz. Car il a été pour les Français, parmi lesquels il a vécu, un grand exemple. Il leur a montré que la défaite d'un pays n'est irrémédiable que lorsque ses fils y consentent, que la seule cause définitivement perdue est celle des coeurs qui se laissent aller à l'abattement ou à l'égoïsme.

« Nous avons pu méditer cette leçon pendant les quarante

années qui ont suivi le traité de Francfort. Nul doute que l'enseignement des Polonais n'ait été pour une part dans le relèvement de notre pays.

« Les « Amis de la Pologne », Monsieur Mickiewicz, veulent marcher dans votre voie si droite. Ils souhaitent, pour la beauté morale de la France nouvelle, que la jeunesse des écoles françaises, s'inspire de votre père et de vous. »

Dans le recueillement de l'assistance, le buste de marbre est offert à M. Ladislas Mickiewicz. Mlle Mickiewicz, sa fille, qui l'a toujours si vaillamment aidé et qui relève, à peine d'une grave maladie contractée au service de la patrie, reçoit une gerbe de roses, offerte par les étudiants.

M. Mickiewicz fait visiter le musée, où le buste viendra prendre place. Il le fait avec une science et un agrément qui enchantent ses auditeurs.

Notre Bulletin consacra un prochain numéro à ce musée.

RELATIONS UNIVERSITAIRES ET SCOLAIRES

Sept élèves de l'École Normale d'instituteurs de Parthenay demandent des correspondantes polonaises. S'adresser à M. Mimand, élève-maître à l'École Normale d'instituteurs, Parthenay (Deux-Sèvres).

DEMANDES D'EMPLOI

Une jeune fille, professeur dans un lycée polonais, désirerait trouver à Paris, pour l'an prochain, une situation lui permettant de suivre certains cours de dessin.

Ceux de nos lecteurs qui pourraient fournir à ce propos d'utiles renseignements sont priés de vouloir bien les adresser à M. Omer NEVEUX, 24, aleje Marcinkowskiego, Poznan.

Mlle Hedwige PIETRATKIEWICZ, institutrice à Bochnia (Mado-polska) demande un emploi en France, pendant quelques mois, pour se perfectionner dans l'étude du français.

*Y a-t-il chose au monde qui sois plus commode,
Que d'être habillé sur mesure, à la mode,
A très bon marché, mais élégamment et bien,
Comme on l'est, à MARSEILLE chez MAXIMILIEN.*

MAXIMILIEN

Tailleur Parisien

pour DAMES et MESSIEURS

Travail à la main, très soigné
COUPE IRRÉPROCHABLE

PRIX. A QUALITÉ ÉGALE.

HORS CONCURRENCE

92, Rue de la République, 92
MARSEILLE

Pour tout ce qui concerne la

PUBLICITÉ

dans le Bulletin des " AMIS DE LA POLOGNE "

S'adresser à

M. François TRAWINSKI, 36, Rue Édouard Delanglade

MARSEILLE

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je désire m'abonner pour un an au Bulletin bi-mensuel des " Amis de la Pologne ".

Ci-joint la somme de cinq francs (en billets, timbres ou mandat-carte). L'adresser à Mme Bailly, 26, rue de Grammont, Paris (2^e).

Nom

Le 19

Profession

Signature :

Adresse

LES AMIS DE LA POLOGNE

26, Rue de Grammont, PARIS (2^e) — Téléph. : Central 17-27

PRÉSIDENTS D'HONNEUR

M. Raymond POINCARÉ ; MM. les Maréchaux de France FOCH et JOFFRE ; S. E. le Cardinal DUBOIS, Archevêque de Paris ; M. le Général WEYGAND.

COMITÉ D'HONNEUR

MM. le Baron d'ANTHOUDART, Ministre plénipotentiaire ; Paul APPELL, Recteur de l'Université de Paris ; Léon AUSCHER, Vice-Président du Touring-Club de France ; BABINSKI, Mgr BAUDRILLART, Recteur de l'Institut catholique ; Prince Roland BONAPARTE, Membre de l'Institut ; MM. A. BOURDELLE ; BONVALOT, Président du Comité Dupleix ; Ferdinand BRUNOT, Doyen de la Faculté des Lettres de Paris ; Ferdinand BUISSON, Député de la Seine ; Alfred CROISSET, de l'Institut ; l'Amiral DEGOUY ; Henri DESLANDRES, de l'Institut ; Edouard HERMIOT, Député du Rhône, Maire de Lyon ; Paul LABBÉ, Secrétaire général de l'Alliance Française ; LACOUR-GAYET, de l'Institut ; Paul LEFAIVRE, Ministre plénipotentiaire, ancien Ambassadeur extraordinaire ; Georges LEYGUES, ancien Président du Conseil ; l'Amiral NABONA ; le Général NIESSSEL, Chef de la Mission militaire française en Pologne ; le Général PAU ; PETIT-DUTAILLIS ; Gabriel SARRAZIN ; TIRMAN, Conseiller d'Etat.

PRÉSIDENT : M. Louis MARIN, Député de Meurthe-et-Moselle.

VICE-PRÉSIDENTS : MM. le Général DU MORÉZ et REGAUD, Député du Rhône.

SECRETAIRE GÉNÉRALE : Mme Rosa BAILLY.

TRESORIER GÉNÉRAL : M. Henri DE MONTFORT.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

MM. le Chanoine BEAUPIN ; BONNARIC, Directeur de l'Ecole Supérieure de Saint-Cloud ; BOUTEILLE, Député de l'Oise ; Paul CAZIN ; Mme CRUSSAIRE, Professeur au Lycée Fénelon ; MM. CHABRIÉ-TOMASZEWICZ ; DALBIS, Professeur au Collège Stanislas ; le Général EON ; Philippe d'ESTAILLEUR ; le Général LELONG ; Emile LANGLADE, Secrétaire général de la *Critique Littéraire* ; KERVAREC, Professeur agrégé ; le Général MALLETERRE, Gouverneur des Invalides ; H. MOYSSET ; Alexandre MERLOT, Directeur de la Revue la *Pologne* ; Mlle MESPOULET, Professeur agrégée ; MM. Robert REGNIER, Chef du Secrétariat de l'Institut ; Louis RIPAUT ; A.-Augustin REY, de la Société d'Economie politique ; SAGET, Député du Haut-Rhin ; SAINT-YVES ; Mme Yvonne SARCEY ; M. Paul-Yves SÉBILLOT ; Mlle STREICHER, Répétitrice à l'Ecole Normale Supérieure de Sévres ; MM. Fortunat STROWSKI, Professeur à la Sorbonne ; SUDRE ; Mlle Lucile VEYRE.

Les AMIS DE LA POLOGNE se tiennent en rapports étroits et quotidiens avec le GROUPE PARLEMENTAIRE du même nom ; celui-ci qui comprend 180 députés, a choisi comme président notre président, M. Louis MARIN.

COMITÉS RÉGIONAUX

RENNES. — *Président* : M. TURGEON, Doyen de la Faculté de Droit ; *Secrétaire* : Mlle Hélène KRYZANOWSKA.

LYON. — *Président* : M. SALLES ; *Vice-Présidente* : Mme BARRETT-SPALIKOWSKA ; *Secrétaire* : M. Paul BERTHELET.

MARSEILLE. — *Président* : M. DE LARIVIÈRE ; *Secrétaire* : Mme Germaine MAITRE-NIEDUSZYNSKA.

SOISSONS. — *Président* : M. MARQUIGNY ; *Secrétaire* : Mlle Jeanne WYSZLAWSKA.

VERSAILLES. — *Pr* : M. le Général EON ; *S* : M. CINTRACT.

MULHOUSE. — *Pr* : M^e STOULS ; *S* : Mlle LEVY.

NANTES. — *Pr* : M. LINYER ; *S* : Mme Henri PAVIN.

ALGER. — *Président* : M^e Arsène ROZÉE ; *Vice-Présidente* : Mlle CWIK ; *Secrétaire* : M. ADDA.

LAVAL. — *Pr* : Mme EVEN ; *S* : Mme LASSALLAS.

CAEN. — *Président* : M. Georges WEILL.

CLERMONT. — *Président* : M. DESDEVICES DU DÉSERT.

D'autres Comités sont en formation à Nancy, Rouen, Le Havre, Bayonne, Colmar, Chambéry, etc.

Comité du Quartier-Latin. — *Président* : M^e Louis ROTH ; *Secrétaire* : Mlle DE LA CHASSAGNE.

GROUPES SCOLAIRES

Il en existe aux Lycées Carnot, Victor-Hugo, Fénelon, Louis-le-Grand, Hoche, Racine, de Versailles, d'Alger, au Collège Chaptal, aux Ecoles communales d'Alger, etc.

CORRESPONDANTS EN POLOGNE

LES AMIS DE LA FRANCE de Varsovie, Cracovie, Léopol, Lodz, Wilno, Sandomir.

L'ASSOCIATION FRANCO-POLONAISE de Poznan.

LE CERCLE POLONO-FRANÇAIS de Lublin.

Les MEMBRES des « Amis de la Pologne » ont droit aux publications éditées par les « Amis de la Pologne ». Ils ont accès aux fêtes, aux conférences et aux bibliothèques de Comités. Ils s'engagent à faire connaître la Pologne autour d'eux, et ils payent une cotisation annuelle fixée à 5 francs pour les membres adhérents, 20 francs pour les membres titulaires et 1 franc pour les écoliers.

L'abonnement au Bulletin est de 5 francs par an.